

En Europe, l'Ouest n'est plus le modèle qui fait rêver

• Olivier Pascal-Mousselard

Dans “Le Moment illibéral”, le géopoliticien bulgare Ivan Krastev montre comment l'Ouest, vu comme un modèle à imiter après la chute du Mur de Berlin, ne fait plus rêver. Aujourd'hui, le monde se redessine à l'aveugle. Et dans l'instabilité permanente.

« Cela reste une loi inéluctable de l'Histoire : elle défend précisément aux contemporains de reconnaître dès leurs premiers commencements les grands mouvements qui déterminent leur époque », écrivait Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier*. Sur le moment, la chute du mur de Berlin, il y a tout juste trente ans, n'a pas révélé à ceux qui l'ont vécue son entière vérité. L'historien néoconservateur Francis Fukuyama a bien proposé une théorie générale du monde à venir, marqué par la victoire par K.-O. de la démocratie libérale sur le communisme, l'extension sur tous les continents d'un mode de vie « global » et la fin de l'Histoire. Mais il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les choses ne se sont pas exactement déroulées comme il l'annonçait... Que s'est-il passé au juste ? Où le train a-t-il déraillé ? Dans un livre lumineux, *Le Moment illibéral* (coécrit avec Stephen Holmes), le brillant géopoliticien bulgare Ivan Krastev, président du Centre for Liberal Strategies à Sofia, dresse un tableau de la période qui s'étend de la fin de la guerre froide jusqu'à nous. Une période pleine de soubresauts, portée par un moteur puissant, mais ô combien défaillant : l'« imitation ». Rencontre.

Imiter les institutions et le mode de vie occidentaux, était-ce vraiment une évidence pour les pays libérés du joug communiste ?

Dans bien des pays de l'ancien bloc communiste, on entend dire aujourd'hui que l'Europe de l'Est a été « colonisée » par l'Ouest, forcée d'adopter ses règles, son mode de vie et ses institutions. En vérité, imiter l'Ouest était le projet central des révolutions de 1989 ! Pour trois raisons : d'abord, parce que ces révolutions étaient « anti-utopiques » par nature, traumatisées par la nature violente et les conséquences souvent désastreuses du communisme. Ensuite, parce que la plupart de ces pays de l'Est s'étaient sentis « occupés » par un système qui leur était étranger : leur identité et leurs valeurs étant européennes, imiter l'Ouest revenait à... redevenir eux-mêmes. Enfin, ces nations prenaient l'Ouest comme un tout. Même si la théorie de Fukuyama sur la fin de l'Histoire a souvent été raillée, il faut se rappeler que, pendant la guerre froide, deux idéologies universalistes — le communisme et la démocratie libérale — se faisaient face, toutes les deux inspirées par l'Europe des Lumières : la seule question était de savoir lequel de ces « héritages » était légitime. Pour les anciens pays de l'Est, c'était la société libérale. Mais il y avait un hic, ou plutôt une contradiction : si imiter l'Ouest était l'impératif politique, culturellement, il s'agissait plutôt de « rester fidèle à soi-même ». Le clash était inévitable.

D'autant que l'imitation est un choix dangereux...

Toute imitation est fondée sur une illusion. Pendant la guerre froide rien ne pouvait être plus parfait que l'Ouest fantasmé par l'Est. Or l'Ouest allait lui aussi changer. En 1989, un Polonais conservateur rêvait de liberté et de propriété privée, bien sûr, mais il était aussi très attaché aux vertus traditionnelles que le communisme avait effacées : le caractère sacré de la famille, la religion, les traditions culturelles, qu'il pensait préservées de l'autre côté du rideau de fer. Trente ans plus tard, c'est le pacs et le mariage pour tous que les habitants de l'Est voient adoptés par leur ancien modèle, et ils se sentent trahis, au point de se révolter contre cette Union européenne qu'ils avaient tellement voulu rejoindre. Et de dire avec [Viktor Orban](#) : « À partir de maintenant, c'est vous qui devriez nous imiter. Car nous sommes fidèles à l'Europe éternelle alors que vous la trahissez ! »

“Si la majorité des Russes étaient plutôt contents de l'effondrement du communisme, l'implosion de l'Union soviétique fut un véritable désastre pour eux.”

Trente ans après, diriez-vous que cette imitation fut un échec ?

Je dirais que ça a à la fois marché et... pas vraiment. Depuis 1989, la Pologne a multiplié son PIB par trois, et aujourd'hui, 70 % des habitants de la République tchèque affirment qu'ils sont satisfaits de leur vie personnelle. Le vrai paradoxe des pays de l'Est est que ces succès individuels ne se soient pas traduits par un succès collectif. Pourquoi les gens peuvent-ils penser à la fois qu'ils ont gagné personnellement dans ces changements et que les révolutions de 1989 ont été trahies ? Le philosophe [René Girard](#) a bien décrit ce phénomène mimétique, la part de rivalité qui existe dans toute imitation, et la haine que l'imitateur peut *in fine* développer à l'encontre de son modèle. C'est une chose d'imiter le

Christ, en étant certain qu'on ne deviendra jamais le Christ soi-même. C'en est une autre pour les Polonais d'imiter les Allemands... Car l'imitation crée une relation asymétrique. La réaction des gouvernements hongrois ou polonais après quelques années dans l'Union européenne fait penser au ressenti de certains migrants qui ont mis tous leurs efforts dans le difficile ajustement au pays d'accueil. Comme me le racontait un ami psychanalyste à New York : « *Je reçois deux types de patients : les Américains de souche, qui viennent me voir parce qu'ils ont le sentiment de ne jamais avoir réalisé leurs rêves. Et les migrants qui ont parfaitement réussi leur intégration et se disent : "Tout ça pour ça ?" »*

Sur quoi d'autre repose la déception ?

Le facteur critique est la démographie. L'Europe centrale et orientale est la région du monde dans laquelle la population a le plus diminué récemment : 25 millions de personnes se sont déplacées vers l'Ouest en à peine trois décennies ! La combinaison du vieillissement de la population et d'un taux de fertilité bas a complètement démoralisé les populations. Mon propre pays — la Bulgarie — est passé de 9 millions d'habitants en 1989, à 7 millions aujourd'hui, et, selon les projections des Nations unies, sa population ne dépassera pas 5,7 millions en 2040. En outre, ce sont les jeunes qui s'en vont. Les vieux ont commencé à s'inquiéter, les gouvernements populistes ont multiplié les incitations au retour tout en martelant un discours identitaire xénophobe et anti-migrants. Alors que les seuls migrants aperçus par les Hongrois défilaient... sur les écrans de télévision, rassemblés dans les « couloirs » qui leur permettaient de rejoindre l'Europe de l'Ouest.

En 1991, la Russie s'est elle aussi lancée dans l'imitation de l'Ouest. Mais avec beaucoup moins d'enthousiasme...

La Russie était dans une situation beaucoup plus difficile que les pays d'Europe de l'Est. D'abord, si la majorité des Russes étaient plutôt contents de l'effondrement du communisme, l'implosion de l'Union soviétique fut un véritable désastre pour eux. L'URSS était leur pays, un pays puissant ! Or, en 1991, la Russie perdait l'équivalent de la surface actuelle de l'Union européenne, et 25 millions de Russes se retrouvaient à l'extérieur de la Fédération. Ensuite, la misère et la croissance phénoménale du nombre de suicides ont marqué toutes les années 1990, avant que la première génération de classes moyennes russes ne soit effacée par un krach financier, en 1998... Difficile, dans ces conditions, d'adhérer au « storytelling » de Boris Eltsine, qui répétait en boucle : « Nous sommes redevables envers l'Occident, qui nous a aidés à nous libérer du communisme. » Le sentiment général dans l'opinion était plutôt : « Nous sommes des losers. Nous ne pouvons plus prétendre que nous sommes une grande puissance. Nous ne comptons plus. »

“Poutine envoie un message clair et tranchant à cet Occident arrogant et sûr de lui : ‘Nous continuerons à vous imiter, mais désormais, ce sont toutes vos interventions scandaleuses commises en toute hypocrisie dans le monde entier que nous allons reproduire’. »”

Pourquoi imiter l'Ouest, alors ?

Aucune autre solution qu'Eltsine ne se présentant « de l'intérieur », la Russie a adopté un système constitutionnel calqué sur celui qui existait en Europe, avec des partis et des élections. Simplement, s'il était prêt à simuler la démocratie sur le plan formel pour rassurer la communauté internationale, Vladimir Poutine, arrivé au pouvoir, penchait clairement pour un management autocratique du pays et a trafiqué toutes les élections à partir de 2003. Et ce aux yeux de tous — alors qu'il pouvait très bien les remporter sans manipulations — pour montrer qu'il n'existe aucune alternative à sa présidence et prouver au peuple russe, traumatisé par la désintégration de l'URSS, que la Russie reste unie. Et puis elles permettent au Kremlin de contrôler les autres échelons de l'État : chaque gouverneur de Fédération doit faire le maximum pour que le président soit bien élu... Ainsi, la distinction est très claire entre l'opposition au système, qui doit être détruite, et l'opposition loyale, qui elle, peut être tolérée.

L'imitation de l'Ouest va prendre un tour étrange en 2012...

Vladimir Poutine a été déstabilisé par les grandes manifestations de 2012, où le peuple russe lui demandait un peu plus de respect. « Vous voulez plus de dignité ? Je vais vous en donner », a-t-il promis en substance. Et il a envahi la Crimée. Il montrait ainsi que la Russie était souveraine, mais surtout il envoyait un message clair et tranchant à cet Occident arrogant et sûr de lui : « Nous continuerons à vous imiter, mais désormais, ce sont toutes vos interventions scandaleuses commises en toute hypocrisie dans le monde entier que nous allons reproduire. » Autrement dit, nous allons imiter la politique étrangère américaine, et le faire de telle manière que cela montrera à tous — et notamment aux Américains — qu'ils ne sont pas meilleurs que nous, malgré la prétention morale dont ils font preuve. En tendant un miroir cruel à l'Ouest, Poutine cherche à la fois à le déstabiliser et à regagner un statut de grande puissance : « Je peux moi aussi faire ce que tu fais — ou du moins ce que je crois que tu fais », semblait-il lui dire...

Le mensonge semble au cœur de cette nouvelle donne...

Oui, mais hier, quand un leader mentait, il le faisait avec l'espoir qu'il serait difficile pour son adversaire de prouver qu'il a menti. Quand Poutine dit qu'il n'y a pas de forces spéciales russes en Crimée, il ne peut en revanche espérer être cru : deux heures après l'invasion, les services de renseignement américains connaissaient les noms de certains soldats russes ! Dans ce nouveau contexte, mentir n'a rien à voir avec cacher la vérité, mais avec le fait de provoquer. On ment pour être traité de menteur ! Ce qui permet de répondre : « Je suis menteur, c'est vrai... tout comme vous. Vous voulez qu'on parle des prétendues armes de destruction massives en Irak ? »

“Le monde de l'après-guerre froide est dans une très large mesure celui que les États-Unis ont fabriqué.”

Quel est l'effet recherché ?

Dans *Le Double*, le roman de Dostoïevski, le narrateur découvre un double de lui-même, un homme qui lui ressemble énormément tout en étant ce que lui, le narrateur, n'est pas. Cela le déprime profondément... Pendant toute la guerre froide, l'identité des pays occidentaux s'est construite sur le sentiment de leur différence avec l'URSS. À cause de ce miroir tendu, ils découvrent que ce qu'ils pensaient être le propre de la Russie est en fait un décalque de leurs pratiques. Ils pensaient être les « bons » ? Ils comprennent qu'ils ressemblent terriblement à leurs anciens ennemis, hier si méchants. « Et si nous leur ressemblons tellement, se demandent-ils, qui sommes-nous exactement ? »

C'est ce qui s'appelle une crise d'identité ?

Le monde de l'après-guerre froide est dans une très large mesure celui que les États-Unis ont fabriqué. Pendant des décennies, cela a bien collé à l'ambition universaliste de ce modèle libéral : l'Amérique ne doutait pas que son « *way of life* » était le meilleur du monde et qu'il était exportable. Mais Donald Trump a fracassé la structure mentale de la diplomatie américaine. En disant en substance aux Américains : « Tous ces idiots de gauche qui vous ont dit que la diplomatie internationale était un jeu gagnant-gagnant vous racontent n'importe quoi. La diplomatie est un jeu à somme nulle : pour tout gagnant, il faut un perdant. » De plus, ajoute Trump, nous sommes devenus les otages du monde, poussés à faire des choses qui ne sont pas dans notre intérêt. Qui bénéficie de ces efforts ? Les Mexicains, les Allemands, les Japonais, ceux qui nous vendent des voitures et nous piquent nos technologies... Ces arguments résonnent favorablement dans la tête des Américains, dont beaucoup s'interrogent : « Si vraiment j'étais dans le camp des vainqueurs en 1989, pourquoi est-ce que mes revenus sont en baisse depuis des années ? » Donald Trump, c'est la « révolte de l'imité » !

L'équilibre du monde en est-il profondément modifié ?

Si les États-Unis sont le plus fort pays du monde, ils n'ont pas à se casser la tête avec les institutions internationales. Qu'importe de rester un modèle quand l'efficacité réside surtout dans la capacité à se faire craindre ? Pour Trump, un vrai leader, c'est celui qui peut se permettre d'être déloyal avec les autres, alors que ceux-ci ne peuvent pas se permettre de l'être avec lui. Son message est limpide : la loyauté, ce n'est pas être avec moi quand j'ai raison... mais quand j'ai tort ! Voilà comment le modèle d'une Amérique « phare » pour le reste du monde, porté par tous les présidents américains depuis deux cent cinquante ans, a volé en éclats. Or, seule une Amérique défendant ce modèle semblait prête à garantir la sécurité d'une grande partie du monde — et cette époque-là est terminée.

“La montée en puissance de la Chine marque le début de la fin de l'âge de l'imitation.”

Pendant ce temps-là, la Chine s'est réveillée...

En 1989, nous étions tous fascinés par la chute du mur de Berlin. Mais deux

autres événements ont marqué cette année. Le premier est la mise sur orbite de l'islam radical, sorti victorieux de sa longue guerre contre l'URSS en Afghanistan. Le second fut le massacre de Tian'anmen. Soudain, les dirigeants chinois rappelaient brutalement au monde que la fin de l'idéologie communiste ne signifiait pas la fin du pouvoir communiste. Alors que Gorbatchev était arrivé à la conclusion que l'idée communiste était bonne, et que ce qui était mauvais dans le système était le Parti, les Chinois arrivaient à la conclusion inverse : ce qui est bon, c'est le Parti. Grâce à lui, l'État est efficace. En revanche, toute cette histoire d'économie planifiée... Bienvenue au modèle capitaliste « avec les caractéristiques chinoises » !

Vers quel monde allons-nous demain ?

La montée en puissance de la Chine marque le début de la fin de l'âge de l'imitation. D'un côté, l'hégémonie américaine est terminée, de l'autre, la Chine veut dominer le monde, mais n'est pas intéressée par l'exportation d'un modèle chinois : elle est à la recherche de vassaux, pas de clones... Les Chinois pensent que leur système est tellement sophistiqué qu'il ne peut pas être reproduit ailleurs. Ils se fichent de savoir si le régime politique en Autriche est une démocratie, la seule chose qui les intéresse, c'est que l'Autriche ou d'autres satisfassent les intérêts de la Chine. Ce type de domination n'a rien à voir avec la domination américaine. Observez d'ailleurs la façon dont les uns et les autres ont appris à connaître le monde : les Américains le découvrent grâce aux migrants qui viennent aux États-Unis et deviennent américains — c'est le fameux « melting pot ». Les Chinois, eux, le connaissent... grâce aux Chinatowns qui se forment dans les centres-villes des grandes métropoles. Les habitants y gardent leur identité, en restant fermés sur eux-mêmes, en exploitant les opportunités du pays d'accueil sans jamais tenter de transformer ce dernier. Le plus important, c'est que les autres ne les transforment pas non plus... La Chine n'a aucune intention de transformer le monde : elle veut juste le posséder.

Comment les insurrections démocratiques, printemps arabes, révoltes

à Beyrouth, Téhéran, Hongkong, au Chili ou en Colombie, s'inscrivent-elles dans ce nouveau désordre mondial ?

Elles pratiquent l'imitation, mais sous une forme nouvelle : elles s'observent et s'inspirent les unes des autres, elles se parlent mais elles n'imitent aucun modèle particulier. C'est l'imitation version « monde global », où les révoltes sont devenues virales. Elles endossent les idéaux de la démocratie mais sont aussi très critiques des régimes démocratiques existants, car les gens, particulièrement les plus jeunes, se sentent puissants dans la rue et sur les réseaux et frustrés dans l'isolement : leur propre idéal est la démocratie directe, ils ne croient plus vraiment dans la représentation. Au bout du compte, nous sommes entrés dans un univers de miroirs, comme le héros d'Orson Welles à la fin de *La Dame de Shanghai*. Dans ce monde-là, vous ne savez jamais vraiment qui vous avez en face de vous. Plusieurs variantes d'un même système coexistent, en compétition les unes avec les autres, et, de temps en

temps, toutes semblent converger vers une forme universelle. C'est ce qu'il s'est passé en 1989, quand les démocraties occidentales ont soudain reçu le statut de modèle à suivre. Mais nous sommes en train de basculer dans une configuration du monde de nouveau plurielle, où chacun devra réapprendre à accepter que les autres ne vivent pas sous le même régime que lui.

IVAN KRASDEV EN QUELQUES DATES

1er janvier 1965

Naissance à Lukovit, Bulgarie.

2005-2011

Membre du conseil de l'International Institute for Strategic Studies, à Londres.

2007

Membre fondateur du Conseil européen des relations internationales.

2017

Le Destin de l'Europe, éd. Premier Parallèle.

À lire

Le Moment illibéral, d'Ivan Krastev et Stephen Holmes, traduit de l'anglais par Johan Frederik Hel Guedj, éd. Fayard, 352 p., 23 €.